

Félix LABOUE

Monsieur ALBERT

Cinq cents mètres d'altitude, le ciel est limpide comme un cristal. L'horizon n'offre aucune limite, sur des kilomètres la région est perceptible. L'écorce terrestre est fripée de reliefs abrupts et rocailleux. Le filet d'eau d'une pauvre rivière s'use sur les flancs osseux d'une colline aride. Quelques rares taches d'ombre brune dégoulinent des pins efflanqués. Quatre cents mètres, pas le moindre souffle d'air. Bien plus bas encore les oiseaux chassent, ils nagent silencieux dans l'océan étal. Ils piquent, décrochent, virevoltent en formations serrées. Le ballet des danseurs à plumes froisse ses ailes dans la pesante chaleur. Trois cents mètres, apparaissent assez précisément les toits d'argile fanés, tannés par les crocs du soleil de Provence. Des cheminées qui n'ont jamais véritablement trouvé de sens à leur vie penchent parfois dangereusement. D'énormes cailloux lourds, posés en rangs d'oignons sur la rive des toitures, sont les seuls remparts aux rafales des vents furieux. Deux cents mètres, la chaleur épaisse bâillonne et étouffe les champs d'herbe à moutons qui jaunissent puis se meurent. Cent, quatre-vingt, soixante mètres, le village est bel et bien agonisant du feu des forges divines. Les

pierres se déchaussent des murs desséchés, le coq au sommet du clocher rêve des rosées de l'automne. Seules les cigales rient en se grattant le ventre sur les branches cassantes ; leur concert crépitant s'enivre de la torpeur. Cinquante mètres, toujours pas âme qui vive sur la poussière amère. Les hommes et les animaux accablés boivent sans un bruit, sans un mouvement, la fraîcheur bienfaitrice de la pénombre. Les rues sont taries du flot des passants, la fontaine coule sans intéresser personne, son murmure cependant rassure. Vingt mètres, voici le sommet du plus haut cyprès bordant le mur du cimetière. Les gardes résineux veillent sans faillir sur les autres villageois, ceux qui s'en sont allés. Le granit des tombales emmagasine la brûlure et la restituera loin dans la nuit. Les fleurs en gerbes se recroquevillent comme un clignement d'yeux. Les bouquets de plastique dégoulinent, s'affalent, liquéfiés en d'informes compressions. Quatre mètres, sur le toit de la chapelle des Doucombis. De ce promontoire ostentatoire érigé à la gloire de la famille qui durant des décennies fut la plus aisée du canton, la vision reste la même. L'absence est totale, le chien du fossoyeur se terre dans sa niche. Les journées caniculaires sont bien plus craintes que la mort. Pourtant, au hasard d'une allée, une esquisse d'humanité brave la fournaise, elle gît inerte. Sur le banc qu'ombre un olivier centenaire un homme est assis. Il susurre à voix basse, soulignant ses mots de gestes paisibles. Ses yeux caressent la photo enserrée au cœur du marbre blanc. Il converse avec celle-ci, sans larmoiement ni condescendance exagérés. Cependant on devine comme une légère

nervosité dans la voix. Il triture dans ses mains fines un mouchoir brodé. Son pied dessine sur le gravier d'improbables arabesques, ses yeux volètent du néant à la photographie figée. Les enfants agissent ainsi avant d'avouer le grand secret qui les taraude. Un corbeau passe en coassant, l'homme au complet bleu clair s'interrompt quelques secondes puis reprend son monologue.

« Ne t'inquiète pas ma chérie, tu vois, j'ai mon chapeau, le blanc, celui que tu préférerais. Cet été est terrible, jamais nous n'avons eu aussi chaud, le thermomètre n'en finit pas de grimper. Demain je viendrai un peu plus tard, à la fraîche, c'est le jour du grand nettoyage des tombes, c'est décidément très salissant le marbre de Carrare. Je me demande si nous avons fait le bon choix, enfin bon, on ne va pas tout refaire maintenant. Regarde derrière toi, le granit bleu demande bien moins d'entretien, jamais personne ne vient le dépoussiérer, lui !

Tu sais, je suis venu tôt car j'ai vraiment beaucoup de choses à te dire. J'ai eu une semaine très chargée ! Hier tu te souviens j'étais convoqué à Marseille, à « l'Evêché » le commissariat central. Quelle épreuve, je ne souhaite cela à personne, j'en tremble encore, mon estomac en est encore tout noué. Revivre ce drame un an après c'est insupportable et puis il y a les yeux de ce gamin...»

Monsieur Albert inspire longuement, et d'une voix monocorde entreprend la narration détaillée de cette journée éprouvante. Son regard se fige, ses

sourcils aux reflets gris se froncent, le chant des cigales s'estompe laissant place au vacarme de Marseille l'exubérante. Ses yeux sont fortement plissés, ne laissant passer qu'un trait de lumière, pourtant il n'est que dix heures du matin.

La voiture du vieux monsieur foule sans précipitation la passerelle du littoral. Cette bande d'asphalte qui plane haut entre ciel et terre. La mer étale, détendue, est envoûtante de calme. Venant du village de l'Estaque, un bateau à vive allure déchire la page bleue. L'estafilade blanche d'écume cicatrise presque aussitôt, la mer est de nouveau indemne, belle, alanguie. Les grues squelettiques et besogneuses du port autonome sont penchées laborieusement sur leur ouvrage. Girouettes infatigables tachées par la rouille des embruns, esclaves soumises à l'homme, elles peinent sans rechigner de l'aurore jusqu'au soir. Les porte-conteneurs, montagnes flottantes d'acier, vomissent leur chargement sur les quais encombrés. A quelques battements d'ailes de gâble, perchée sur son rocher, la Bonne Mère assoupie garde cependant une prunelle bienveillante sur sa ville adorée. Comme une louve protège sa famille sans faillir. Le flot des voitures est dense déjà, monsieur Albert s'en échappe en plongeant dans le quartier de la Joliette. La cathédrale de la Major, faite de tranches superposées claires et brunes, s'avance comme un iceberg gigantesque. La voiture vire à gauche, l'hôtel de police alors se dresse, arrogant et hideux. Monsieur Albert coupe le moteur, pose ses mains sur le volant et s'immobilise, terrifié par ce rendez-vous. Il sent son cœur fébrile et une légère

contraction en périphérie du plexus. Il va chercher au fond de lui-même le courage nécessaire à cette confrontation. Il retarde autant que faire se peut l'échéance. Derrière une fenêtre de la façade sale de pollution et de fientes de pigeons, un homme embusqué examine avec minutie l'auto verte. De son observatoire il ne distingue qu'une partie du volant et les deux mains blêmes du conducteur statufié.

Dans les couloirs crasseux de la fourmilière, l'activité répressive bat son plein. Des uniformes élimés et froissés poussent ou traînent des suspects menottés dans le dos. Des portes tristes claquent, s'entrebâillent et grincent pitoyablement. Des sonneries de téléphones jaillissent de cette boue comme les bulles de méthane d'une fosse septique. De pauvres bougres désœuvrés, victimes d'un larcin, errent de bureaux en bureaux pour porter leur plainte. Au travers d'un fenestron grillagé, on s'aperçoit que le véhicule de monsieur Albert est vide maintenant. Dans l'escalier, accroché à la rampe souillée, le vieil homme monte à marches comptées. Le poids des ans est un fardeau encore plus lourd à hisser dans un tel lieu. Encore trois marches, puis deux, et enfin le chemin de croix trouve son issue. Sixième bureau à droite a bien précisé le policier moite à l'accueil.

Dans la pièce, deux hommes en chemise, l'arme à l'étui. L'un est osseux, grand, dégingué, gris de teint et nerveux dans ses mouvements. L'autre est râblé, gras de cheveux, mal rasé, mal habillé, mal à l'aise, il mâchouille entre ses dents jaunes un mégot de gitane sans filtre. Il parvient malgré tout

à dessiner un sourire amical sur ses lèvres tout en se précipitant sur le vieux monsieur qui entrouvre la porte. Une poignée de main est longuement échangée pour sceller les retrouvailles. L'inspecteur Masguiche est sur cette affaire depuis la première minute. C'était il y a un an, beaucoup d'eau depuis a coulé sous les ponts de l'Huveaune. Un an, un siècle, le temps nécessaire pour que peu à peu le calme se réinstalle, et que la souffrance devienne presque supportable. La vie reprend le dessus comme toujours et les nuits de nouveau apportent le repos. Douze mois, le cap à franchir pour que réapparaisse un semblant de lucidité. Au fil des jours et des semaines, monsieur Albert avait enterré ses illusions. Pour lui c'était certain, jamais Masguiche ne retrouverait le meurtrier de sa femme. Parfois, lui-même oubliait le visage de ce gamin qu'il n'avait vu qu'une seconde. Ce qu'il n'oublierait jamais par contre, c'était ses yeux. Ce regard d'enfant gravé dans la pierre de sa mémoire. Le second inspecteur ouvre précipitamment le pan d'un tableau accroché au mur. Se découvre alors sous ce camouflage de fortune un miroir sans tain laissant apparaître la pièce contiguë, comme dans les films policiers. D'un signe de la tête, monsieur Albert indique qu'il comprend ce qui est en train de se passer. Sans un mot il s'assoit sur la chaise qui lui est proposée, puis attend, impassible. Dans son dos un téléphone est décroché, la voix monocorde de Masguiche se dilue dans l'atmosphère. L'ordre est alors donné : « Faites entrer les candidats, merci ! » Le regard de monsieur Albert se durcit, ne laissant cependant filtrer aucune émotion. Il a un instant de gêne en attendant qu'entre le groupe, il

ne fait pas entièrement confiance au miroir et craint d'être vu. A cette minute, nulle pensée ne traverse son esprit, pas d'angoisse, pas de colère. Il attend simplement, rivé sur cette chaise inconfortable. Chose étonnante, la fumée des cigarettes des narco-inspecteurs ne le dérange pas vraiment. Dans un silence d'église, un homme, puis deux, trois quatre, six, entrent dans la pièce voisine. Avant même que ceux-ci n'aient le temps de se placer sous d'énormes numéros, il reconnaît le motard assassin. Il se souvient que ses yeux avaient une douceur féminine. Il ne s'attarde pas sur les autres hommes. Le complice était casqué le jour du meurtre, impossible de le reconnaître, d'ailleurs le vieil homme n'essaie pas, à quoi bon !

« C'est lui, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Regarde Margot, il est là ce petit salaud avec sa gueule d'ange. Si je le pouvais, je le tuerais immédiatement de mes propres mains, il ne mérite rien d'autre. Je n'ai qu'à claquer des doigts et tout est fini pour lui. Comme dans les arènes romaines, je tourne mon pouce vers le sol et cet assassin passera le restant de son existence en prison. Oh ! Je sais très bien ce que tu vas me dire ma chérie :

Tu sais mon Albert, le jeter au cachot ne me fera pas revenir, il a simplement essayé de prendre mon sac. Je n'aurais pas du résister, je suis tombée comme une idiote. Ce n'est pas un assassin, c'est un gamin qui n'a pas eu de chance. Ne laisse pas monter en toi cette colère aveugle, garde ton sang-froid.

Non mais, tu ne vas pas lui trouver des circonstances atténuantes ? Tu es vraiment

incorrigible, et qu'il ait détruit notre vie, ça te laisse indifférente ?

Non bien sûr, je préférerais être à tes côtés. Mais tu sais ce que je pense de la loi du talion, nous en avons assez parlé tous les deux, mon chéri. Souviens-toi que ma propre mère a été victime de cette terrible loi.

Tu plaides en faveur de ce petit morveux mieux que ne le ferait son avocat. Margot, mon amour, tu me mets dans une situation impossible. Que dois-je faire mon Dieu ? Tel que je connais Masguiche, il est certain que c'est lui, sinon il ne m'aurait pas fait venir. Lorsqu'il m'a appelé, il n'a pas caché sa satisfaction d'avoir « serré » les coupables. D'après lui, ils seraient même passés aux aveux, avant de se rétracter comme un seul homme. Il ne reste plus que moi pour les confondre. Pourquoi les épargner après tout, ils m'ont fait tant de mal. Je me demande ce qu'il peut bien penser en ce moment, il sait que je suis derrière cette glace, c'est sûr il le sait ! »

Monsieur Albert n'esquisse pas un geste, ni même un battement de cil. Il reste de marbre et silencieux. Il voit dans les yeux du jeune garçon apparaître des images lointaines mais qui ont gardé toute leur netteté.

A la montre de la voiture, il est huit heures quinze minutes. La relative fraîcheur de la nuit est déjà balayée par les premiers rayons de soleil de cet exceptionnel mois de juillet. Margot est gaie.

- Je me sens de bonne humeur !

- Tu es toujours de bonne humeur ma chérie, surtout lorsque nous allons faire le marché. Dans le fond tu as besoin de te plonger dans la foule, c'est plus fort que toi, tu es citadine jusqu'au bout des ongles.
- J'adore notre maison, notre campagne, mais c'est exact qu'une fois par semaine j'aime bien venir en ville. Le silence parfois me pèse.
- Depuis quinze ans que nous sommes arrivés dans la région, je ne me souviens pas avoir manqué un seul mardi notre pèlerinage hebdomadaire.

L'auto longe le parvis de l'église des « Réformés », terminus de la Canebière et entame la montée vers « la Plaine ». La circulation est dense, la rue étroite. Même au cœur de l'été, alors que la ville est vide, ce marché ne désemplit pas. Pare-chocs contre pare-chocs, les autos fourmis piétinent et rongent leur frein. Les cyclistes, les motocyclistes, malgré leur agilité, se fraient un passage avec difficulté. L'un d'entre eux d'un coup de guidon hasardeux cogne le rétroviseur de la voiture de monsieur Albert, il continue son chemin sans un mot d'excuse. Enfin l'ascension touche à sa fin, encore quelques mètres de patience et une pastille Valda. Coup de pouce du destin, monsieur Albert a la possibilité de se garer momentanément en double file. Margot peut ainsi se rendre au distributeur de billets retirer de l'argent. Le vieux monsieur n'est pas mécontent de cette chance.

- Dieu est avec nous aujourd'hui ! Fais attention en descendant Margot...

Margot avec agilité s'extirpe de la voiture et traverse avec précaution la rue, Albert la suit du regard. Elle fouille son sac tout en marchant, il voit dans le rétroviseur deux gamins arriver sur un cyclo. Face au distributeur de billets, Margot s'affaire consciencieusement, les deux jeunes doublent la voiture à la vitesse d'un piéton. L'un d'eux n'est pas casqué, son regard aux aguets croise l'espace d'un quart de seconde celui de monsieur Albert. Margot range dans son portefeuille les billets qu'elle vient de retirer, le cyclo stoppe à sa hauteur. Monsieur Albert assiste à la scène sans l'ombre d'une inquiétude, sa femme revient vers la voiture. Un des jeunes, celui qui a la tête nue, bondit de sa monture, la vieille dame ne se doute de rien, le gamin se jette sur elle comme un fauve pour lui arracher son sac. Le vieux monsieur n'en croit pas ses yeux, Margot résiste, elle est entraînée violemment jusqu'au scooter. Monsieur Albert sort de la voiture pour secourir sa femme, celle-ci perd l'équilibre et tombe lourdement dans le caniveau. Le moteur du deux-roues s'emballe, la tête de Margot heurte dans un bruit sourd le rebord du trottoir, monsieur Albert court aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettent, le cyclo est déjà loin, la foule du marché se referme sur lui. Le vieil homme s'agenouille essoufflé près de sa femme, elle ne bouge pas. Ses yeux sont entrouverts, un filet de sang perle de sa bouche, il comprend que c'est fini pour elle. Il crie et pleure, la serre dans ses bras.

- Je ne suis pas très sur, peut-être le numéro trois, inspecteur. L'autre je ne peux pas le reconnaître, il

était casqué. Non vraiment c'est impossible, je ne l'ai vu que de dos.

L'inspecteur Masguiche referme le tableau avec délicatesse en tirant sur sa gitane. L'autre policier sort en trombe du bureau, claquant la porte sur lui. Avec son mégot, Masguiche allume une autre cigarette et s'assoit à côté de monsieur Albert. Celui-ci est toujours prostré sur sa chaise, le flot des souvenirs le submerge encore. Peu à peu son estomac se dénoue et sa respiration redevient régulière.

- Vous ne pouvez rien me dire sur le complice alors ?
- J'ai bien peur que non !
- En cherchant bien dans votre mémoire, vous ne voyez aucun détail qui pourrait faire avancer l'enquête ? C'est très important, faites un effort monsieur Albert.
- Je sais que c'est important, mais je ne vais pas dénoncer un individu au hasard ! Cela s'est passé si vite vous savez, avec celui-là c'est un peu plus simple, nos regards se sont croisés. S'il avait été casqué je ne pourrais même pas esquisser un peut-être et nous serions encore à sa recherche. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Tous les jeunes maintenant se ressemblent, ils cultivent l'uniformité.
- C'est vrai, il n'y en a pas beaucoup qui ne correspondent pas au signalement que vous nous avez fait.
- Nous en avons fini inspecteur ?